







– C'est vrai que ça peut être un peu intimidant avec les micros. On peut se dire : *oh là là qu'est-ce qu'on va faire ?* Mais c'est vraiment une discussion très libre et décomplexée. On va échanger de manière horizontale, autour de la nourriture qui va arriver, à partir de nos expériences. On ne cherche pas à avoir une parole académique. On cherche juste à se rencontrer. Si vous le voulez bien, avant de commencer, on peut faire un tour de présentation. Je te laisse commencer ?

Une quinzaine de personnes s'installent petit à petit autour des trois tables installées pour l'occasion. Dix hommes et cinq femmes.

La terrasse est pratiquement pleine.

« Parle, fort ! Parle plus fort ! » elle dit.

– Je m'appelle A et j'ai 24 ans. J'ai longtemps habité ici, enfin, jusqu'à il y a deux mois. J'ai récemment déménagé, mais c'est tout le temps ici que je reste. Je suis architecte

Le bruit constant du frigo est ponctuellement interrompu par celui de la vaisselle, des chaises qui cherchent leur place et de quelques voitures au lointain.

– Bonjour à tous, je m'appelle C, j'ai 30 ans, je suis encore en formation d'enseignant spécialisé

– Je m'appelle D et j'habite ici depuis 12 ans

– Bonsoir à tous, moi je m'appelle L. J'habite à côté, pas trop loin d'ici. Je suis installateur sanitaire

L'ambiance est relativement calme. Il est encore tôt, même si la nuit commence à tomber.

– Bonsoir à tous, je m'appelle J, 34 ans et je suis technicien en radiologie médicale

– Bonjour, je suis D et je ne dirais pas mon âge. Je suis animatrice socioculturelle à la Maison de Quartier Sous l'Étoile. Ça fait deux ans qu'on est là-bas. Avant on était au Centre Marignac, à côté de la piscine

Ils rient.

– Bonsoir à tous, je m'appelle C. Je suis le fils de madame. Je parle un petit peu de français et j'habite aussi le quartier des Palettes

Il regarde la dame assise à côté de lui. Elle sourit. Dans la cuisine, l'activité s'intensifie progressivement. Le froissement du papier aluminium rythme les phrases.

– Bonjour à tous, je m'appelle F. Ça ne fait pas longtemps que j'habite ici. Ça va faire bientôt 7 ans. J'ai 43 ans. Je travaille un peu partout, avec des gens qui habitent dans le quartier. C'est pour ça que je suis venue habiter ici

Une voiture passe. Deux hommes discutent en arrière-plan.

– S, 32 ans, journaliste pour la RTS. J’habite à Genève depuis 10 ans et je ne viens quasiment jamais aux Palettes. Alors je suis contente d’avoir l’occasion d’être là aujourd’hui, merci !

– G, j’ai 36 ans, architecte. J’habite à Lausanne et je travaille depuis 10 ans avec V

– V, 36 ans. On a fait nos études ensemble : on s’est connus là-bas. Architecte de formation aussi. Et puis, pour dire ce qu’il n’a pas dit, c’est que dans nos bureaux on aime faire des choses qui sortent du cadre de l’architecture, qui sont à l’inverse de cette idée d’être dans les murs, qui sont plus des relations, des rencontres comme ici. Ce qui nous a amené dans plein d’endroits dans le monde de manière assez marrante

Ils rient.

– Bonsoir, je m’appelle Y, j’ai plus que 18 ans. Je travaille ici. Je suis content que vous soyez là. Et puis ma fille, M, elle a vingt ans. Elle fait ses études en école de santé et elle écrit des livres. Elle a publié son troisième livre. Voilà

Des enfants crient et sifflent. Ils se rapprochent du kebab et s’éloignent aussitôt.

– Merci. On est donc dans la deuxième édition de *On en parle au Kebab*. C’est une rencontre enregistrée qui sera ensuite disponible en ligne. L’idée est de réunir autour d’une table des gens avec des profils très différents, pour échanger librement autour de problématiques qui touchent de près ou de loin les habitants du quartier, les gens qui y travaillent et des personnes qui ne sont pas du tout d’ici, mais qui peuvent apporter un regard plus large, plus universel à la question

« Bienvenu ! Viens, rejoins-nous ! Prends une chaise ! »

Moi je suis T, je suis l’artiste qui mène ce projet. Dans mon travail, j’ai souvent été confrontée à la question de l’accessibilité à la culture, et tout particulièrement, à celle des publics considérés comme étant éloignés de l’offre culturelle. Cette notion d’éloignement m’a toujours interpellée, aussi bien en tant qu’artiste qu’en tant que femme sud-américaine. Ayant grandi en Argentine, j’ai toujours eu le sentiment d’habiter à l’autre

bout du monde, d’être éloignée de tout. Le « tout » étant dans mon imaginaire, dans ma perception du monde de l’époque, l’Europe et les États-Unis. Je ne sais pas si ce sentiment-là était très répandu auprès de tous les autres jeunes de mon âge. Dans mon cas, cela correspondait à l’éducation que j’ai reçue. Et cette sensation d’illégitimité, ou en tout cas, d’éloignement, m’a longtemps accompagnée. Même après avoir quitté l’Argentine, même en habitant en Europe. Parce que ça a souvent été comme si la culture qui était la mienne n’était pas suffisante, n’était pas la bonne. Parce que mes références n’étaient pas celles de quelqu’un qui avait fait tout son cursus éducatif en Europe. Parce que toutes mes références, qu’elles soient littéraires, musicales, politiques ou autres, étaient différentes. Et j’ai mis longtemps, vraiment très, très longtemps à comprendre que ce que jusque-là me semblait être comme un manque, comme un vide, comme une forme d’ignorance, eh bien, c’était une force. C’était une richesse

Pendant des années – ça fait 17 ans que j’ai quitté l’Argentine – j’ai eu l’impression qu’il fallait que je me rattrape très vite pour avoir le même bagage culturel que quelqu’un qui serait né ici. Donc il fallait que vite, vite je remplisse ce vide que j’avais en moi, tous ces manques de référence. Ce n’est que très récemment que j’ai enfin accepté le fait qu’il y ait plusieurs types de culture générale et que la mienne était tout aussi légitime

En tant qu’artiste, cette notion d’éloignement ou de légitimité, je l’ai rencontrée lorsque j’ai travaillé en milieu rural ou auprès d’un public composé majoritairement par des gitans. J’avais l’impression qu’on attendait de moi que je vienne avec une forme de culture officielle. En y arrivant, je me suis sentie parachutée. C’était difficile pour moi de comprendre ce que je faisais là, le sens que cela avait et ce que cela voulait dire d’être envoyée par une institution dans un lieu où la culture locale, le rapport à la musique, à l’oralité, à l’Histoire, à l’autre, étaient à la fois très présents et très éloignés de tout ce

La conversation de deux hommes continue. Peut-être en français. Peut-être dans une autre langue.

« C’est adorable, merci infiniment. »

Des chaises bougent dans l’espace sans trouver où se poser.

Les sons provenant de la cuisine deviennent la basse continue qui accompagne la voix principale : un couteau électrique, les assiettes qui claquent, du papier aluminium, l’écho d’une voix masculine. Une fois la boucle finie, ça recommence, avec quelques légères variations.

Bip.
Bip.
Il ouvre le
micro-ondes.

que moi, je pouvais apporter. Donc cet éloignement, qui veut aussi dire qu'il y a une sorte de centre, un point de référence, peut, à mon avis, être abordé de façon multiple

Bruit d'un sac
en plastique.

Je voudrais ce soir, qu'on puisse se concentrer sur les aspects culturels, géographiques et urbanistiques de la question : *De quoi sommes-nous loin quand nous sommes loin de tout ?* C'est une question large qui peut évidemment déborder et qui invite aussi à ce débordement. Donc pour lancer la discussion, j'aimerais bien vous inviter, F et Y, à nous raconter vos parcours, vos arrivées ici et vos chocs

Elle prend des
notes. On entend
le tracé du stylo
contre la table
et le son de la
feuille en papier.

– Je n'ai pas fait le choix de venir ici. Je suis venue pour amener ma nièce parce que ma sœur habitait déjà ici. À l'époque, on n'avait pas besoin de visa pour la France. Quand je suis venue en Suisse, je n'avais pas de papiers. Cela m'a plu d'être ici et j'ai eu envie de rester. J'avais le choix de retourner chez moi, parce que j'avais mon fils là-bas. Mais j'ai tout de suite pu me faire une place : j'ai tout de suite trouvé du travail, je suis entrée dans la vie. Je n'ai pas tout de suite appris le français car je travaillais avec des gens qui parlaient l'espagnol. Je me suis mariée, j'ai eu un autre enfant, j'ai eu mes papiers mais le plus dur, c'était de laisser mon fils là-bas. Ici, je ne me suis jamais sentie éloignée. J'ai le même travail depuis que je suis arrivée. C'est difficile de partir de son pays, surtout en ce moment où il y a beaucoup de problèmes là-bas. D'un côté, je suis contente d'être ici. Et en plus, j'ai amené mon fils ! C'est ça qui me manquait !

Les premières
assiettes arrivent.

«Woah, woah, woah!
Il est là l'artiste!
Merci!» Ils
applaudissent.

– Moi, je suis venu à la fin des années 1990. Je voulais aller à l'université. Je suis resté un mois ici, je me demandais si j'allais aimer. Puis, j'ai commencé à travailler : je faisais le kebab. Je pensais que ce serait pour une année ou deux. Mais après, on reste. J'ai toujours travaillé pour moi. Je suis allé à Uni Mail et puis j'ai vu les amis qui avaient fini l'université et qui me demandaient du travail. Alors je me suis dit que j'allais travailler pour

Il tousse et
reprend son souffle
avant de finir
sa phrase.

moi, toujours dans l'alimentaire. Je suis arrivé aux Palettes il y a quinze ans. Avant, je faisais traiteur pour des festivals. J'avais des buvettes dans l'ancien stade de Servette. Au bout d'un moment, j'étais fatigué et j'ai voulu m'installer. Quand je ne travaillais pas samedi et dimanche, je n'étais pas bien. C'est comme ça qu'on s'éloigne de son pays. Puis j'ai connu ma femme, qui est genevoise : ça fait 27 ans que nous sommes mariés. On est marié à l'autre culture. Des fois ce n'est pas facile, mais on se complète. Il ne faut pas voir la différence, mais se dire qu'on se complète. Maintenant, quand on va là-bas, chez nous, on s'embête. Moi, si je reste plus que trois ou quatre jours, je m'embête, parce que j'y vais une fois par mois. J'ai mes parents et je leur rends visite. Ici, c'est chez nous. On a nos enfants. On est chez nous. Et on a essayé de donner aux enfants ce qu'on a appris, là-bas et ici. Après quelques années, on s'habitue. On amène nos nourritures, nos cultures, nos disputes

– C'est vrai que les gens ici aiment goûter les choses qui viennent d'ailleurs
– Quand on est en Suisse alémanique, on voit le racisme. A Genève, on est chez nous : personne n'est chez soi et tout le monde est chez soi. C'est mélangé. Genève c'est particulier

– Je pense que pour vous, cette thématique a dû évoquer autre chose à un tout autre niveau
– Ça évoque des choses à différentes échelles. La distance qu'on peut imaginer, c'est celle entre deux pays. Mais pour revenir à une distance à l'échelle urbaine ou de quartier, nous voyageons pas mal et nous visitons plusieurs types de quartier. On est fascinés par les différents types d'urbanisme, d'architectures, comment les gens vivent et comment ils s'approprient les espaces. On a visité pendant plusieurs années plusieurs villes et villages, notamment dans les Balkans, dans le Kosovo, où il y a des lieux qui sont construits de toutes pièces par les gens eux-mêmes. Il y a donc une manière de se mettre ensemble et de former une communauté. On a voyagé dans d'autres pays où il y a une architecture

Bruit des verres
contre la table
et des cuillères
qui sucent le thé.

Un bruit aigu,
comme un sifflement,
en arrière fond.
Impossible de
savoir d'où il vient.
Discret, il envahit
l'espace.

«Qu'est-ce que
c'est?»,
il demande.

Bip.
Bip.

Une voiture passe
en même temps
qu'il ouvre un sac
en plastique.

Il tape trois fois
sur une surface
métallique.
Un, deux trois.
Silence. Deux fois
encore.

Elle remue
son thé puis recule
un peu sa chaise
pour mieux voir tout
le monde autour
de la table.

beaucoup plus imposante ou massive, qui ressemble un petit peu à celle d'ici. Qui est beaucoup plus imposée et qui correspond à celle des villes du XX^e siècle, qui cherche à séparer les choses. Pas forcément entre des communautés, mais plutôt pour des usages : une ville pour dormir, une ville pour faire son shopping et une ville pour travailler. Aujourd'hui, nous ne sommes plus adaptés à ce type de vie. Et je trouve très intéressant ce que vous disiez : on voit ici que les gens sont très ouverts, qu'on a des échanges de cultures. Je me demandais comment ces espaces de culture, d'appropriation et d'échanges, se créent dans des lieux comme ici. Là, on est dans une station-service qui est devenue un lieu d'échanges culturels, et ça c'est un exemple hyper intéressant de voir comment on se réapproprie quelque chose

Une moto passe.

Il tousse.

Clink, clink...
Clink, clink,
clink, clink...
Clink, clink,
clink, clink...
Elle continue
à remuer son thé
avec un rythme
irrégulier.

– Il y a eu dimanche passé un festival de nourriture bolivienne à l'école En-Sauvy et il y a eu beaucoup de monde, pas seulement des Boliviens
– Du coup, l'école, par exemple, devient ce lieu d'échange
– Oui. Il y avait beaucoup de monde, et comme dans les petites fêtes, chacun amène des nourritures de chez soi. Ça c'est un échange de culture. On met de la musique, on danse la cumbia
– Il y a la maison de quartier qui sert aussi à ça. C'est notre première mission de mettre les gens en lien dans le quartier
– Elle est neuve, elle vient un peu comme... en plus, c'est un besoin
– Oui, c'était un besoin. Nous, on était à Marignac avant, et on était très loin : dans un parc magnifique, dans une maison super jolie, mais très éloigné de la réalité d'ici. C'était une demande d'être au cœur du quartier, d'être disponibles pour les habitants, de créer des liens, des échanges culturels entre tout le monde, de mettre ensemble les gens et de faire en sorte qu'on vive mieux, plus harmonieusement, qu'il y ait plus de liens, plus de contacts

« C'est chaud. »

« Oui, je sais,
oui. »

– Après, dans ce quartier on sent bien qu'il y a des îlots, avec des espaces qu'on s'approprie mais qui ne communiquent pas nécessairement les uns avec les autres. Je pense au café de Minda, le café portugais qui est juste là, où toute la communauté portugaise se retrouve : on se croirait au Portugal. Et ce n'est pas nécessairement les mêmes gens qui vont chez Minda qui vont après aller à la maison de quartier. Je n'arrive pas à savoir si ça circule
– Oui, ça circule

Il rit timidement.

[00:12:56]

Les Palettes c'est le monde

Quand je suis venu, c'était un champ ici
L'immeuble n'existait pas
L'autoroute n'existait pas
D'ailleurs c'est moi qui l'ai creusé, j'étais
sur le chantier

[00:14:34]

Non, non, c'est faux
C'est faux

Tous ces gamins-là
Tous ces gamins-là, je les connais
Plus les autres qui sont dans la salle
de boxe je les connais tous

*De l'eau,
De l'eau,
De l'eau,
Dit la petite fille.*

[00:23:39]

Non, non, ça doit pas être là
C'était en 2004 ?

*Bruit de quelqu'un qui fouille dans des
feuilles en papier.*

C'est pas du papier journal, ça
Non, c'est une photocopie

[00:37:11]

C'était un dépôt de pneus Fabre
Ah, oui
Ils ont fait
La boxe
La salle de boxe, oui
En 80 ou 84

[00:39:45]

*Deux filles de l'autre côté de la salle.
Mais oui, quand même !*

Je le garde en veilleuse au cas où
Bah, je sais pas.

On n'a jamais pu, eh
Avoir des

[00:42:50]

Éclat de rires.
Non, mais non... dis donc
Il y en a qui disent le contraire

Rires.

C'est marrant quand même

[00:44:26]

C'est mignon
Il fait réchauffer du lait

Le lieu est magnifique. Et puis
On a dû vous en parler

*Elle dit : ils sont là mais en général
il n'y a pas de jeunes.*

[00:56:24]

Une dizaine de voix se superposent

Il m'a dit que
Et là l'autre jour je le vois
En diagramme ? Oui, je vois
Va t'asseoir là, en face
C'est ça l'ambiance ?
Ouais, ouais
Bonjour !
Coucou !
Je t'avais perdu, je te voyais plus
Mais maintenant, c'est toujours pareil
À demain. Oui, oui, il n'y a pas de
problème. Bisous. Ciao
C'est pas marrant, hein ?
Bonjour !
Joyeux anniversaire
Oh là là
Allez, mets-toi là
Là ?
Oui !
Ah, mais c'est le jeune homme
qui organise
J'ai trouvé un agenda mais c'est un
agenda de gamine. Je l'ai payé 6
francs. J'ai tout dedans. Tout

Bonjour !
Bonjour ! Comment allez-vous ?
J'ai deux chats
Il est où là, alors, il est où ?
Il se promène
Et, ben, voilà
Mais ça va pas, lui il est parti
et les autres je les vois pas
Je n'en prends qu'un
Et puis j'ai dit vous en prenez cinq, six
Il arrête
Tout à l'heure elle a pleuré
C'est la période de crise
Moi, dernièrement j'étais chez ma
voisine. Elle m'a dit, alors, vous
êtes deux ?
Non, on est trente familles
C'est bon, je lui ai souhaité son
anniversaire
Oh là là, bonne journée
Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire
C'était loué pour les fêtes ?
C'est joli, un tout petit peu bas mais
C'est pour l'anniversaire de Juliette
C'est où ?
Bonjour !
Tu veux venir là ? Viens là, viens là !
Prends une chaise

Elle est là ? Ah, elle est là ?
Ouais
C'est son anniversaire ?
Comme mon mari !
C'est quand on avait le
Il y a de quoi
Ah, ben, oui
Moi, je suis de Carouge
Excusez-moi
Bonjour !
Ah, dix ans de plus que moi,
quand même
J'étais en train de raconter
Ah, parce qu'il y a la fête
Ça a déjà été fait ça, non ?
C'est jeudi
Et ben, voilà, bravo
Attends, j'arrive
Et du coup, ça sera où ?
Non, moi je voulais
On va vite refaire
Le bonhomme aussi ?
Je l'ai vu à la Migros, juste là
Un jour il m'a dit : « Je suis en train
de faire des petites montagnes » et c'était ici
Combien ?
Félicitations !
J'étais en train de raconter quoi ?

Bruit des clés.
Voix d'enfants.
«Tout le monde a
une place? Vas-y.»

– Qu'est-ce que ça veut dire pour vous être loin, d'un point de vue culturel, architectural, urbanistique ? Loin de quoi, exactement ?

Ils rient.

– Moi, je suis loin du pays. Par exemple, ça fait quelque temps que j'aimerais faire une formation, mais pour moi, écrire en français est un problème. La formation que je voudrais faire est d'aide-soignante et j'ai vraiment l'expérience mais je me suis dit : « je ne vais pas passer ma vie à écrire des rapports médicaux ». Mais il faut pourtant un certain niveau de français. Il faudrait que ce soit un peu plus ouvert

«Il y a du
ketchup?»

Bip.
Bip.

– Moi, je pense qu'on est éloigné surtout quand a vécu ailleurs et qu'on vit ailleurs. Mais je pense que c'est juste un regard. Si je prends mon cas : je suis éloignée de ma famille. Mais j'ai autour de moi un tas de gens qui peuvent jouer ce rôle de famille. Parfois, c'est juste la nostalgie, j'en sais rien. Du coup, on a forcément envie d'avoir ses parents à côté. Je pense qu'être éloigné, c'est plus une question de mental. Nos habitudes jouent contre nous. Ma famille n'est pas là, mais qu'est-ce que je fais pour profiter de ceux qui sont là, autour de moi ? Ma famille, je ne l'ai pas choisie. Maintenant j'ai l'occasion de choisir les gens qui seront ma famille. C'est juste une question de point de vue, je pense. Depuis quinze ans que je suis là, je suis passée par toutes les étapes. On a la nostalgie : je suis toute seule, il n'y a personne qui m'aime. Mais parfois, il suffit juste d'aller vers les gens pour trouver ce dont on a besoin, pour se sentir connectés. J'adore le Grand-Lancy, j'adore ce quartier. C'est particulier. Ici c'est un mélange de grande ville et de petit village. Il y a tellement d'endroits où marcher. Il y a plein de choses à découvrir. On peut voir le coucher du soleil. Il suffit de sortir tous les soirs, c'est sublime. Oui, je suis loin de certaines choses, mais je suis vraiment à côté d'autres. Pour la petite histoire, je suis née au Togo. Ici, j'ai appris à apprécier le soleil, car là-bas je l'avais tous les jours. Quand je suis arrivée ici, je me suis aperçue que c'est quelque chose de très important. Je suis loin de tout, mais je suis proche de tout

«Est-ce que tu
peux m'en passer?
Comme ça? Ça va,
merci.»

Un sachet
de sucre s'ouvre.
La cuillère
contre le verre.
Le verre contre
la table.

«C'est beau»

– Pour moi, ça n'a rien à voir avec la géographie : je suis d'origine kurde irakien, mais j'ai principalement grandi ici. Mes parents sont venus quand j'avais huit ans. J'estime être loin du moment présent. Mais je pense que c'est un peu la tendance actuelle. Il faut tout le temps penser à demain, au boulot, à comment faire parce qu'il faut que j'anticipe ceci, que j'anticipe cela. Il faudrait se remémorer les moments du passé qui se sont bien passés ou mal passés, et justement on ne profite pas assez du moment présent, quel qu'il soit. C'est en profitant du moment présent qu'on peut être moins loin de tout. On peut être plus proches les uns des autres, apprendre à se découvrir, apprendre à découvrir la culture des uns et des autres ça peut nous rapprocher également et puis on peut voyager sans même se déplacer de là où on est. Donc c'est moins géographique, mais j'ai l'impression d'être loin de mon moment présent

Quelqu'un tousse.
Quelqu'un d'autre
se mouche.

«Plus fort!»

Il remue son
thé en parlant,
avec un geste
doux et régulier.

– Là aussi c'est une question de langage. Ça veut dire que c'est le langage qui permet cette proximité et du moment où on ne l'a pas, ça crée la distance

– Exactement

– Moi, ça marche très bien avec des expériences que j'ai eues où je n'avais pas le langage. Les fois où je me suis senti le plus loin, c'est quand la communication était impossible

– La barrière de la langue, quoi

– Après, il y a aussi le fait de créer des échanges comme celui-ci qui permettent déjà à plusieurs types de personnes, de populations de se rencontrer. Parce que la plupart on habite ici, on a dû peut-être se croiser, mais on ne s'était jamais posé un moment juste pour discuter. Là, en plus, on a trois bâtisseurs et un ingénieur. Ce qui est vraiment important c'est de construire des ponts, pour donner un peu une image. C'est ce qui rapproche les gens. C'est vrai qu'il y a comme des îlots sur la commune, mais je pense que le phénomène est un peu partout le même. L'îlot du café de Minda et celui de la maison de quartier ne sont même pas à dix mètres de distance. Avant, la maison de quartier était super loin et maintenant elle se retrouve au cœur du quartier.

Il recule sa
chaise.

Une voiture passe.
Un couteau tape
trois fois.
Une chaise recule
deux fois.
Une moto passe.

Bruit du papier
en aluminium.

«Merci!»

Mais le fait que ce soit le cœur du quartier, ça ne veut pas forcément dire que les gens vont y aller. Il y a tout un travail pour construire des relations. C'est pour ça que je prends la métaphore du pont et je pense que s'il n'y a pas des gens qui ont ces initiatives-là pour créer ces ponts-là, on a beau être près ou loin, ça ne va pas changer grand-chose. C'est ça qui va faire que les gens vont se réunir, au final

– Il y a des mecs qui font San Francisco-Vancouver puis Vancouver-Londres-Le Cap et puis retour à la maison, et qui font ça pour le travail. Et puis il a des gens qui ne sortent pas de leur quartier. La distance ne veut rien dire. C'est ce qu'on fait. Le lieu qui me paraît le plus impersonnel de la planète, c'est un aéroport. Je me sens dans un *no man's land*, dans un non-lieu absolu. Mais pour celui qui fait New York-Genève toutes les semaines, je pense qu'il connaît tous les serveurs, il sait quel est le bon jour pour aller manger dans tel restaurant, il connaît tous les menus du jour. Il crée sa propre proximité

– C'est une question d'état d'esprit. On est très près de tout et, dans ta tête, tu rêves et tu es loin

Il reprend le couteau. Son geste s'accélère. Il tape une, deux, trois, dix, quinze fois. Il s'arrête puis reprend à nouveau d'un geste précis et dynamique.

Quelqu'un klaxonne. Quelqu'un d'autre crie.

Il racle sa gorge.

«C'est vrai ce que tu dis.»

Une femme commande au comptoir. Elle regarde d'un air curieux et timide ce qui est en train de se passer.



Une première
voiture passe.

Une deuxième
voiture passe.

Une moto s'arrête
ou change
de direction
brusquement.

Bruit des clés
sur une table.
« Ah, mais... » Deux
femmes échangent
au lointain.

Bruit d'un sachet
de sucre et d'une
chaise qui recule.

« C'est pas... Ouais. »

Éclat des rires.

« Il a fait quoi? »

Il tousse.

– Je voulais rebondir sur le rôle que des lieux comme la maison de quartier ou le café de Minda ou le kebab jouent dans la création de liens sociaux, d'identité, de mémoire partagée. Je ne sais pas si c'est quelque chose qu'on ressent ou pas du tout

– Oui, bien sûr, les gens se retrouvent ici. Il y a la même chose chez nous, en Turquie. Je me souviens que quand on devait prendre le bus et qu'on n'avait pas d'argent, il y avait une petite épicerie qui nous prêtait la monnaie qu'on rendait après. Ici, c'est un peu comme ça aussi. J'ai des amis qui ont besoin de sous, on leur prête et ils le ramènent le lendemain. On voit aussi selon la façon de commander : il y en a qui parlent avec les yeux, il y a ceux qui disent mille fois merci, il y en a qui commandent pour dix francs et qui se prennent pour des rois. Il y a tellement de différents types ici. Il y en a qui disent juste « abi », qui veut dire « grand frère » en turc

– Pour répondre du point de vue de l'architecture, il y a un type assez marrant, un sociologue qui s'appelle Ray Oldenburg qui a écrit un livre dans les années 80 intitulé *The Great Good Place*, « le bon et bel endroit ». C'est un livre qui regarde avec empathie et nostalgie tout ce qui se faisait en Europe et qui s'interroge sur quels sont ces petits endroits, tous ces lieux d'échange que nous ne connaissons pas aux États-Unis, mais qui existent pourtant en Europe. C'est un livre qui a extrêmement bien marché dans le domaine de l'urbanisme américain, au point qu'il a été repris par Starbucks pour la création de la chaîne : un lieu informel, qui ressemble à un café mais qui ressemble aussi à un chez soi. Par contre, je ne pense pas qu'on puisse aller demander 2 francs pour prendre le bus !

– Non, pas vraiment !

– Et c'est marrant, parce qu'il y a eu une vision assez nostalgique de ces possibilités de tiers lieu qui ne soit ni le lieu de travail, ni le lieu de la maison ou de la famille, qui se transforme et qui ensuite se fait totalement reprendre et commence à essaimer du type de Starbucks et tous les autres lieux qu'on connaît

– Il y a cinq ou six ans en arrière, je voulais tout arrêter. Je voulais faire une pause puis faire un voyage culinaire. Je suis allé à la Mecque, je suis allé dans un centre commercial, et il y avait les mêmes marques qu'ici. Dans quinze ans, tout sera identique. Pour trouver la différence, il faudra chercher, il faudra connaître. A l'époque, quand on revenait de Bali ou d'ailleurs, on ramenait des petits cadeaux. Aujourd'hui, on va en Turquie, on achète des petits cadeaux mais c'est tout « Made in China ». On trouve les mêmes à Plainpalais. Il n'y a plus de différence !

– C'est vrai qu'on est dans un contexte de mondialisation qui fait que tous les espaces se pulvérisent. On est dans une forme de standardisation, mais pas qu'à cause de la mondialisation, mais avec tous les mouvements qui sont nés avec cela. Airbnb, par exemple, crée une forme de standardisation de tous les logements possibles partout dans le monde. Et en même temps, il y a une sorte de tension qui se crée avec des identités propres à certains lieux, comme Chinatown ou Little Italy. Aux Palettes, je pense qu'il y a une identité propre au quartier qui n'est pas celle de Petit-Lancy. Même entre le Grand et le Petit-Lancy, ce n'est pas la même chose

– Même s'il y a un pont...

– Malgré le pont, il y a la différence !

– Le pont c'est la fissure, quoi

Bruit d'assiettes
suivi par
celui du papier
en aluminium.

« Merci. »

Un homme discute
au loin avec une
femme. Il enchaîne
ses phrases sans
la laisser parler.
Elle regarde
ailleurs.

« C'est vrai », elle
dit.

Ils rient.





«Mais c'est vrai, hein», elle rajoute.

Il rigole.

«Merci, merci!»

La table n'a pas le temps de se vider.

«Merci beaucoup.»

Des micro-conversations s'installent timidement autour de la table pour faire passer les assiettes.

Une voiture passe. Une autre voiture klaxonne.

Bruits métalliques provenant de la cuisine.

«Plus? Ça va?»

– Les Palettes, c'est particulier, quand même!
 – Qu'est-ce qui est particulier aux Palettes?
 – On avait un kiosque à Malagnou. Les gens faisaient les choses toujours à la même heure. Tous les jours, il y avait quelqu'un qui venait chercher le journal à 8h05. Quand je suis venu aux Palettes, j'ai repris cette affaire abandonnée. La veille de l'ouverture, j'étais au concert de Johnny Hallyday, la police m'a appelé pour me dire qu'on avait cassé la vitre. Ça faisait un peu peur. On entendait toujours parler des petits problèmes. Mais quand je suis venu et que j'ai commencé à connaître... En fait, c'est ma jeunesse ici. Un jour il y a eu la porte d'entrée qui a été cassée et ça a fait un peu scandale. Quelqu'un est venu faire une interview et il disait que pour lui c'était scandaleux. Moi, j'ai dit que tout le monde est généreux, que je les aime bien et c'est sorti dans le journal. Ensuite, les jeunes sont venus et ils m'ont félicité. Et là, c'était chez nous. Aux Palettes, parmi les jeunes, quand quelqu'un a de l'argent, il le partage. Il y a beaucoup de partage ici. C'est rare que quelqu'un vienne ici et boive son coca dans son coin

– C'est vrai que ça change. J'ai habité pendant plusieurs années à Carouge. Je ne me suis jamais sentie... ici, c'est différent. J'aime aller à l'épicerie portugaise à côté, j'aime aller le dimanche acheter les choses, boire un café parce que la dame est sympa, elle discute. C'est comme être dans un village, on se connaît, on se parle... même à la poste!

– Ce sentiment, on l'a souvent dans ces villes ou ces quartiers marginalisés. Il faut savoir que les Palettes ont été pendant longtemps laissées «à l'abandon». Il n'y avait rien qui avait été mis en place et, quand rien n'est mis en place, eh bien, les gens essaient de sortir la tête de l'eau tout seuls. Et c'est comme ça que cette générosité s'est faite. Moi, par exemple, si je vois quelqu'un qui n'est pas bien, comme je sais ce que c'est, j'aurai plus d'empathie envers lui et je vais plus facilement aider. Et d'avoir été pendant longtemps ainsi stigmatisés et marginalisés du reste du canton, on voit que le fait d'avoir été tout le temps rejetés, rejetés, rejetés, ça

a créé une forme d'identité qui est très forte ici, aux Palettes. Le tram, c'est tout récent. Avant, aller en ville c'était le parcours du combattant. Ce n'est pas très loin, on est d'accord, mais à cause du fait d'avoir été marginalisés pendant longtemps, les gens ont créé leur propre identité qui passe par l'entraide, la générosité, la bienveillance les uns envers les autres. Et c'est une identité un peu différente

Il ramasse les verres vides et propose à nouveau du thé pour ceux ou celles qui en veulent.

Le couteau électrique reprend sa musique.

ABANDONED CONVERSATIONS

Their vestiges didn't appear to me until I was caught mulling over the struggles of Donna, a 33-year-old white-working-class-leftish-hetero-woman-cum-heroine. On a habitual walk to work she notices that red-brick high-rises look less sulky on shining days. She looks up readily at the chuckling residents hanging from balconies, Heineken in one hand, The Sun in the other.

"Bet there's a story, 25 MIGRANTS FOUND DEAD IN RUBBER BOAT IN MEDITERRANEAN", she shrieks.

A vacant face. The echo of silence feeds back.

"Turn to page four", she nods to a guy, head shaved and a red hawk tattooed on his chest. He winks at her, returns a grin, gulps down the beer, shouts 'yup'.

A sizzling sound travels between them.

After being fired from the public library of a South London council for talking too much to visitors, Donna got herself a job at an Oxfam store and in her free time began facilitating a raising of funds for political ASYLEES. Even so, the hearty work wasn't enough to equip her with a sense of humanity. She carried the heftiness of a history whose reconciliation she

couldn't come to terms with. Her monologues had grown into gross barriers of social asymmetry. Conversations were languishing, as if their bearing were a leftover from a bygone era. Or the breed of conversations taking place were not reversing conditions enough because the same position was reiterating without any recognition of the peripheral and critical space, from which others resist and discourse.

Where were they happening, if at all, and to whom were they actually bound?

Which position do we occupy and how do we mislocate others since as Iranian psychologist Fathali M. Moghaddam says,

"positioning theory is about how people use words and discourse to locate themselves and others".

As global infusion and public opinion (c)ris- es, and, spontaneous narratives and artificial democracies spread out and root themselves, respectively, new ways urge us to collect our actions and connect our narratives with those most pushed out of the hastily ebbing humane social reasoning

which keeps us tender in the only world we have to live in.

EVERYDAY CHAT

“Where are you from?” the IT guy asked the owner of the computer that he was cracking open, tipping an inquiring gaze from under his spectacles, sideways.

The IT guy turned another sharp squint at Phily, in anticipation of a reply.

Phily exhaled.

Silence.

“Not too far from here”, he came out with in an impulse of inalienability. A composed face that didn’t let off steam.

It never struck Phily that maybe being whiter in a largely white working-class neighbourhood of London would make the cause for racist big talk. But was it because he was whiter or from the E Bloc or simply because he was a working-class bloke. He was a taxpayer who spoke English in a polished cockney accent and had made a pact with himself since he moved to the UK that at no time would he perform his Polish-ness in the presence of those white lads. His Polish comrades had warned him.

CONVERSING TRAVERSING REHEARSING

“We don’t have any answers, but we can at least start a conversation, like so many other people are doing right now” rumbles Nina Hoss. Interview, theatre, performing time. Thomas Ostermeier’s stage adaptation of Didier Eribon’s *Returning to Reims*? That was 2009. The German play in a French memoir via a personal narrative of Hoss’, the lead’s communist father and trade unionist. It’s 2019. What part of life is left. Globally left.

- why has the traditionally leftwing French working class turned to the extreme right? Considering the production and reproduction of class inequality and *THE HIDDEN INJURIES OF CLASS*. Didier Eribon’s enduring beginnings, and Richard Sennett in a critique of everyday life.

- anthropologists and sociologists are drawn into arcane, meaningless discourses, dissociated from popular struggle. You can see the impact. They indicate how the level of irrationality that grows out of this, undermines the opportunities for doing something significant and important. Noam Chomsky reclaims.

- the global left has cast away the working classes. Some are finding significance in the Age of Trump, the BOMB spewed out.

il y a une complémentarité vitale entre le quartier des Palettes et celui du Bachet où s'entasse un tiers de la population actuelle de Lancy sur moins d'un 1/2 km². Grâce au plan directeur, vous savez que les autorités veulent tenir compte de cette situation préoccupante, par l'étude d'un aménagement public réunissant les deux rives de la T104 et faisant passer le transit sous l'endroit choisi sur environ 125 m. en tranchée couverte. Une autre tranchée couverte est à l'étude sous le carrefour des Palettes.



Le tram 12 en site propre

Suite à la cession par notre Commune du grand terrain pour le dépôt de tramways, la C.G.T. s'est engagée à prolonger la ligne du tram 12 jusqu'au carrefour des Palettes. Le plan directeur prévoit ce tracé le long de l'avenue des Communes Réunies. Pour des raisons de fluidité, la C.G.T. exige partout les transports publics en site propre, règle qui s'impose surtout pour le trafic lié au rail. Alors, où est-il possible de réserver 7 - 8 mètres de largeur pour les 500 mètres de rails qui nous concernent ? Condamner à cet effet la contre-route prévue, selon d'autres propositions, comme rue résidentielle ? Supprimer la berme verte dont les peupliers atteignent enfin la hauteur nécessaire pour former écran devant une véritable autoroute à 5 voies (20'000 véhicules par 24h.!)

Solution logique

Mise en tranchée sur deux voies de la circulation transitaire depuis la route de St-Julien jusqu'au carrefour des Palettes. Couverture de cette tranchée là où il le faut, offrant ainsi le tracé idéal pour un tram qui ne serait pas condamné à prendre du retard dès son départ des Palettes. Couverture qui faciliterait aussi toute circulation locale des véhicules à 4 et à 2 roues, ainsi que celle des piétons. Ceci nous paraît la solution logique du problème tel qu'il est posé. Mais on pourrait le poser aussi de manière différente. Comme nous l'avions promis déjà (Lancy-Sud Informations no. 62 de mars 1983) nous préparons une assemblée informative concernant l'avenir de Lancy-Sud, assemblée que nous espérons pouvoir convoquer dès le mois de septembre 1986 avec le concours des autorités compétentes.

À vous alors d'exprimer vos opinions :



Propositions de nos autorités !

«Tu sais où
il est?»

Il sort, trois
pizzas et un
casque de moto
à la main.

Elle couvre
ses épaules avec
son écharpe.

Rires

Il écoute
attentivement et
fait «oui» avec
sa tête, montrant
son accord.

– Le changement c'est bien, oui. Après ça dépend aussi pour qui
– S'il est cadré, c'est bien. C'est toujours le même problème
– Ça sent le vécu
– J'ai 34 ans et j'ai vécu toute mon adolescence ici. C'était toujours : il y a un fait divers aux Palettes, qu'est-ce qui s'est passé ? Où sont les jeunes ? Ce sont des situations qui ont été vécues. C'est vrai qu'il y a des préjugés de notre part, qui vont peut-être disparaître. C'est plus de l'auto-protection
– Après le CEVA, il y aura 20'000 piétons de plus
– C'est là qu'on a besoin de développer des choses localement et qu'on a besoin de moyens pour créer des choses. On parle des jeunes qui font des choses. S'ils ont un objectif, un but qui leur tient à cœur, ils ne vont pas le faire. Oui, la ville grandit, la commune grandit, mais il faut que les habitants puissent avoir localement la possibilité de mettre des choses en place qui leur appartiennent, qui soient de leur quartier, et ça va changer la donne

– Je vois l'heure passer. Je vais poser une dernière question : est-ce que nous sommes loin de quelque chose finalement ?

– Je suis loin de la table... je vais me rapprocher !

– Ça dépend : c'est quoi ce quelque chose ? Au vu des discussions, nous on a créé quelque chose qui pendant longtemps était éloigné. A titre personnel, je ne me sens pas loin de ce quelque chose. Je n'ai aucune envie d'être en pleine ville, d'habiter ne serait-ce que le quartier des Pâquis, par exemple. Je suis très bien dans ma petite zone périphérique avec mes petits commerces, mes amis à moi, mes petites pizzas et puis ce genre de discussion. Finalement, il ne me manque vraiment pas grand-chose. C'est nous qui le créons







